

États du Symbolique



MICHEL GAD WOLKOWICZ *(dir.)*

• EDITIONS IN PRESS •

Pr David A. MENDELSON

Professeur de littérature française et franco-méditerranéennes, université de Tel Aviv, membre du comité éditorial de Schibboleth – *Actualité de Freud* –; Tel Aviv, Israël.

Thibault MOREAU

Psychanalyste, psychologue clinicien, vice-président et directeur-adjoint de Schibboleth – *Actualité de Freud* –; Reims, France.

Isy MORGENSZTERN

Ancien directeur de théâtres (Jean Vilar, Suresnes; et Centre Dramatique National, Toulouse), Responsable des Programmes de France 3 Sud, des Soirées Thématiques d'Arte, documentariste (*I.B. Singer, Benny Lévy, Films-DVD, La Bible dévoilée; L'Aventure monothéiste; Emmanuel Levinas; Mark Rothko « un humaniste abstrait »* aux éd. Montparnasse. Organisateur des colloques internationaux Emmanuel Levinas [2010] et Charles Mopsik [2013], enseignant en histoire des religions; Paris, Toulouse, France.

Dr Jean-Jacques MOSCOVITZ

Psychiatre, psychanalyste, membre d'Espace Analytique, membre fondateur de Psychanalyse Actuelle, membre fondateur et animateur du groupe Le Regard Qui Bat (Cinéma et Psychanalyse), vice-président de Schibboleth – *Actualité de Freud* –; Paris, France.

Dr Kostas NASSIKAS

Psychiatre, responsable médical de la maison des adolescents du Rhône (Lyon), psychanalyste, membre sociétaire de l'Association Psychanalytique de France, chargé des cours à l'université Lyon I, atelier de recherche « Fabriques de la langue », membre du comité de rédaction de Schibboleth – *Actualité de Freud* –; Lyon, France.

Dr Maya NESTELBAUM GUEZ

Chercheuse-enseignante du centre Goldstein-Goren de Diaspora à l'université de Tel-Aviv, Docteur en lettres modernes, université Paris VIII (Vincennes-Saint-Denis), membre de l'Équipe de Recherche EA2303 Études juives et hébraïques à Paris, membre du comité de rédaction de Schibboleth – *Actualité de Freud* –; Tel Aviv, Israël.

Sophie NIZARD

Maître de conférence en sociologie à l'université de Strasbourg (jusqu'en 2011), chercheuse associée au CEIFR (Centre d'études interdisciplinaires des faits

Entretien avec Meir Shalev¹

PAR MAYA NESTELBAUM GUEZ

Meir Shalev (né en 1948) est un auteur, chroniqueur et critique israélien. Ses œuvres littéraires touchent particulièrement la société israélienne de la deuxième Alya. Leur décor est le paysage israélien, surtout Nahalal et Jérusalem, où l'auteur a grandi, et l'histoire de ce pays.

Les histoires de la Bible, les caractéristiques des personnages bibliques et leurs noms ont une place symbolique dans votre œuvre.

Ce ne sont pas uniquement les noms bibliques dans mes livres qui ont une signification particulière. L'usage des noms bibliques est accentué surtout dans *Le baiser d'Esäü* (1991). Mon protagoniste ressent une identification avec le personnage légendaire d'Esäü même s'il est évident que ce n'est pas son vrai nom. J'ai croisé les deux personnages bibliques parce que dans la Bible, Jacob est le menteur et son nom atteste son mensonge: en hébreu la source de son nom *A.K.B* veut dire « malhonnête ». Les Juifs n'aiment pas entendre ça mais la Bible ne dénie pas que Jacob soit un menteur. Dans mon livre, Esäü est le menteur et il l'admet. C'est un exemple d'un usage que j'ai fait d'un nom biblique.

De l'autre côté, étant donné que beaucoup de noms israéliens sont bibliques, ça ne veut pas dire que chaque nom représente quelque chose. Ruth, la narratrice et le personnage principale dans *Les Deux ourses* (2013, pas encore publié en français), ne se joint pas au peuple d'Israël et n'est pas prosélyte. Mais dans ce

1. Interview faite en septembre 2013 en Israël. Traduite de l'Hébreu par Maya Nestelbaum Guez.

livre je donne une signification aux noms Zeev (Loup), Dov (Ours) et Aryé (Lion). Ce sont des animaux qui apparaissent comme métaphores pour désigner les caractères des êtres humains. Dans le livre *Que la terre se souvienne* (1990) il y a deux personnages qui s'appellent Jacob – le professeur et le grand-père. Pour le grand-père j'ai choisi le nom Jacob parce qu'il est le père de la nation et je le considère comme le personnage le plus intéressant dans la Bible. C'est le personnage le plus complexe. C'est aussi quelqu'un que le lecteur biblique connaît du jour de sa naissance au jour de sa mort. On connaît la plupart de personnages bibliques pour des périodes plus courtes. C'est vrai que j'utilise le nom Jacob plus que d'autres.

Dans *Le baiser d'Esau* vous donnez une représentation symbolique à la première famille: Abraham et Sarah dans votre livre sont les parents de Jacob et d'Esau tandis que dans la Bible ce sont leurs grands-parents.

Dans *Le baiser d'Esau* j'ai voulu exprimer l'état initial de la famille. Sarah c'est aussi un nom attribué aux femmes qui se sont converties et dans mon livre c'est la fille des prosélytes russes. Le modèle a été emprunté à de vraies familles israéliennes. J'ai attribué le nom d'Abraham à mon personnage parce qu'inconsciemment je n'aime pas vraiment celui de la Bible, comme je n'aime pas celui de mon livre. J'aime bien Jacob grâce à ses disputes avec Dieu. Il négocie avec Dieu sur des problèmes quotidiens. Avant qu'il ne sorte du pays vers Aram Naharaïme, Dieu lui dit qu'il le protégera sur la route. Jacob ajoute « et tu me donneras la nourriture à manger et le vêtement à porter ». Il négocie les petits détails du contrat comme un être humain avec son avocat.

Abraham, en comparaison avec lui, est différent : tout le monde parle de la dispute sur le nombre des vertueux qu'il faut à Sodome pour que la ville soit sauvée, mais Abraham, dans cette dispute en particulier, négocie comme un marchand et Dieu quitte la dispute au milieu. La vraie histoire c'est qu'il n'y a qu'un seul juste à Sodome, Lot, que Dieu essaie de rejoindre.

Par contre, Dieu aime bien négocier avec Jacob. Isaac l'a habitué à la passivité et Abraham l'a habitué à l'obéissance complète et les obéissants sont ennuyeux. Quand Dieu a promis à Jacob, dans le rêve avec l'échelle, qu'il le protégerait et le ramènerait au pays, Jacob met en condition « si Dieu est avec moi ». Voilà un discours que Dieu n'a jamais entendu de toute la Bible : que s'il remplissait telles conditions, quelqu'un le choisirait comme dieu plutôt que d'autres. L'échelle, elle aussi, avec les anges qui montent et descendent, atteste la symétrie entre Dieu et nous. J'aime Jacob, ses relations familiales, le talent de mentir qu'il a hérité de sa mère. J'aime l'approche de la Bible qui ne fait pas de ses personnages des sacrés et des purs.

Tout le monde glorifie le monothéisme et je n'ai pas compris le grand avantage du monothéisme sur le polythéisme. Du point de vue de Dieu, nous avons été in-

justes avec lui parce que nous l'avons réduit à la solitude et à l'ennui. Dans l'*Odysée* les Dieux sont occupés avec eux-mêmes. Quand il n'y a qu'un seul Dieu au ciel, sans compagnie, il s'occupe avec nous. Il nous parle comme un mari jaloux, comme un offensé professionnel, comme un père dur, il a toujours des reproches à nous faire. Nous ne voyons pas ce niveau d'obsession dans les relations entre les êtres humains et d'autres dieux.

C'est votre lecture et une paraphrase personnelle que vous présentez dans une chronique éditoriale et dans votre livre *Ma Bible est une autre Bible* en 1985.

Et alors? La Bible est lue depuis des milliers d'années par des lecteurs différents et ses avantages se trouvent dans le fait que les gens comme moi la trouvent intéressante et mystérieuse. Il n'est pas nécessaire d'être religieux pour aimer la Bible. J'emprunte à la Bible non seulement des noms des personnes mais parfois aussi des thèmes littéraires. J'aime beaucoup la technique et la perception narrative de la Bible. C'est un livre qui ne creuse pas dans les esprits de ses personnages, qui ne s'occupe pas de psychologie, mais décrit ses personnages avec des phrases courtes et nous laisse à déchiffrer les choses. On me reproche de ne pas analyser mes propres personnages et de laisser ce travail aux lecteurs. J'emprunte à la Bible cette approche, qu'il n'est pas nécessaire de creuser trop dans l'âme et que le lecteur doit aussi travailler, pas seulement l'auteur.

Tous les narrateurs dans vos livres sont des hommes, à l'exception de Rutha dans le dernier livre, *Les Deux Ours*.

C'est la première fois que j'ai une narratrice, une femme. Je n'ai rencontré aucun problème durant l'écriture parce qu'elle ne suppose pas de représenter la féminité, de même que mes narrateurs ne représentent pas la masculinité. La différence entre les hommes eux-mêmes et les femmes elles-mêmes est si importante qu'elle ne peut représenter qu'elle-même. Il est possible que j'aie bien décrit ma narratrice. Elle est différente des narrateurs comme ils sont différents les uns des autres.

Les métiers que vous attribuez à vos personnages sont toujours simples. Ce sont la plupart de temps des agriculteurs.

Je n'ai pas d'experts comptables, d'avocats ou de professeurs d'université. Je tends à présenter les métiers à l'ancienne. J'aime regarder leurs mouvements. Il y a une magie dans les gestes d'un charpentier, d'un cordonnier, d'un tailleur de pierre. Je reviens aux métiers d'agriculture, je les aime, parce que ce sont des métiers anciens de l'humanité. L'agriculture et la musique et l'enseignement. Toutefois, j'ai aussi des personnages qui ne transpirent pas. J'ai deux professeurs : dans

Les Deux Ours et dans *Que la terre se souvienne*. Mais j'aime les personnages qui travaillent, qui appartiennent au prolétariat. Je me souviens, enfant, à Nahalal, j'admiraient toutes les sortes de choses que mes oncles savaient faire. Peut-être à cause du fait que mon père était intellectuel, poète et professeur, tandis que mes oncles savaient tout faire : construire une maison, traire une vache. C'était émerveillant.

Dans le livre *Herzog* de Saul Bellow, que j'aime bien par l'effet de l'énumération, les deux entrepreneurs arrivent chez lui après les angoisses et les femmes – un homme et une femme. Lui, il fait les travaux d'électricité et de plomberie dans cette maisonnette qui s'effrite, et elle, elle fait les ménages. Et soudain la vie est différente. Soudain il y a de l'espoir. Cela arrive à la fin du livre et c'est un des chapitres que je préfère le plus.

En tant qu'adolescent j'ai aimé lire dans *Moby-Dick* les détails techniques des cordes et du bateau et des pagaies, et tout cela se répète également dans ma littérature étant donné que j'aime décrire ces détails dans la vie d'un être humain, comme j'aime les lire. J'ai besoin de créer un vrai terrain tangible sur lequel mes personnages pourront faire de l'acrobatie et vivre leurs vies impossibles.

Le baiser d'Esäü, Les deux Ours et La meilleure façon de grandir (1998) s'ouvrent respectivement par un assassinat, un meurtre, et une mort. Dans Pour l'amour de Judith (1994) un arbre est tué à l'ouverture du livre. Est-il possible de conclure que la mort est le point du départ dans les livres que vous écrivez ?

Tous les romans racontent des histoires d'amour et de mort. Je n'écris pas inspiré par ce sentiment de mort, et je n'en vis pas. Je ne suis ni une créature morbide ni un auteur avec des tendances morbides. Thanatos est un dieu qui apparaît dans mes livres mais avec d'autres comme Venus et Artémis.

D'où provient, à votre avis, cette attirance au dieu qui représente la mort ?

Je peux essayer de le déchiffrer à partir d'une expérience quasi mortelle par laquelle je suis passé, une expérience significative pour ma vie. Pendant mon service militaire j'étais gravement blessé et je suis presque mort. Je suis arrivé à l'hôpital in extremis et ainsi ai été sauvé. Je me souviens des moments d'avant la mort et les sentiments étaient très agréables. Le corps a fait travailler le blocage à la douleur alors je n'ai plus souffert et, en même temps, j'ai beaucoup saigné. J'ai senti que j'allais mourir. Je n'avais pas de peur en moi. C'était tranquille et agréable, une certaine sensation de vol plané et je me suis bien amusé du moment. Quand l'hélicoptère qui est venu me chercher et m'a emporté, j'avais l'impression que je montais sur lui tandis qu'il volait encore. Au-delà de ce relâchement je trouve cette sensation confortable. J'assume que si j'étais attaqué et obligé de me battre pour ma vie, je le ferais. Là, à ce moment, il n'y avait rien à combattre – c'était à qui arriverait le premier – l'hélicoptère ou la mort.

Dans *Les Deux Ours* il y a des assassinats. Les gens qui planifient savent – mais les assassinés ne savent pas. C’est un sujet de beaucoup de livres. Dans mon cas, j’introduis dans ce laboratoire la pratique de la mort et de l’amour, des sujets sans contrôle, et en tant qu’auteur je décide des résultats. Ce sont des rôles qui sont normalement gardés pour Dieu. Parfois les lecteurs me demandent pourquoi j’ai tué tel ou tel protagoniste. J’ai une réponse très cruelle à cette question: parce que c’était l’intérêt du livre. Je n’ai jamais tué un protagoniste parce que j’en avais marre de lui ou parce que je ne savais pas quoi faire avec lui. J’ai retiré des protagonistes de mes livres pour ces raisons.

En parcourant l’ensemble de vos livres il semble que vous êtes intéressé par les jumeaux. Dans *Le baiser d’Esäü Wilhelm* et *Anton* sont des jumeaux ainsi qu’Esäü. Dans *Fontanelle* (2002) Michaël, le narrateur est père des jumeaux. La plupart du temps un jumeau survit et symbolise les deux en portant en lui la mémoire du mort.

J’aime des couples qui se ressemblent. En cela existe peut-être une sorte de narcissisme et la pensée selon laquelle il faudrait doubler une personne parce qu’elle est tellement bien. Dans ma famille, il y a un oncle et une tante qui étaient jumeaux et, quand lui est mort, j’ai remarqué comment elle a été affectée par ce fait, même à l’âge de quatre-vingts ans. Probablement chez des jumeaux cela se ressent comme si le jumeau vivant était mort en quelque sort. Dans *Le baiser d’Esäü* cela a commencé parce qu’il y a des jumeaux bibliques dans l’histoire. C’est la raison pour laquelle Esäü, comme moi, écrit une histoire sur des jumeaux. Il l’écrit à la troisième personne.

Dans *Le pigeon voyageur* (2006) j’écris dans les premières pages sur des gens qui sont morts sur le champ de bataille. Depuis des années, j’écris sur les morts ou sur ceux qui vont finalement mourir quand ceux qui s’en souviennent et les gardent dans leur mémoire vont mourir eux aussi. Chacun de nous porte en lui la mémoire des morts qui lui sont chers et c’est la seule manière de préserver la mémoire de quelqu’un. En hébreu, « son nom et sa mémoire seront effacés » est une malédiction prononcée contre Amalek et les siens pour que leurs traces soient effacées. La mémoire maintient en vie. C’est la même chose avec les pyramides en Égypte: il n’y a pas de différence entre les pyramides et le cimetière juif. C’est une illusion que le souvenir d’un homme serait conservé par la pierre, considérée comme un support éternel, et par les noms qui y sont gravés.

Avec les pyramides en Égypte il s’est passé quelque chose d’ironique: la pierre est tellement impressionnante qu’on s’y réfère plutôt qu’à la personne enterrée à l’intérieur, celle dont il faudrait se rappeler. On ne se souvient pas des noms des pharaons qui sont enterrés sous les pyramides. De même, il y a des auteurs qui sont sûrs que par leurs livres on se rappellera toujours d’eux. Cela arrive à Cervantès

et Homère, tous deux sont mémorisés depuis des centaines d'années. Je suis caustique par rapport à ça. De ce point de vue, Kohelet est le meilleur remède pour les mégalomanes. Kohelet dit que tout a déjà été oublié.

Jérusalem est une ville assez présente dans vos livres. Anton dans *Le baiser d'Esau* souffre du syndrome de Jérusalem. Il devient fou à cause de cette ville.

Jérusalem est une ville pour laquelle j'ai des sentiments mitigés. La plus grande partie de ma vie s'est passée à Jérusalem. J'y ai des souvenirs agréables d'endroits que j'aime bien. Dans mon histoire personnelle il y a ces deux endroits géographiques : Nahalal et Jérusalem. Pendant trois ans j'ai vécu à Nahalal. J'y suis né et puis nous avons déménagé et quand j'avais dix ans nous y sommes retournés pour deux ans, et puis nous sommes allés à Jérusalem. Toute ma vie Nahalal m'a manqué. J'ai dit : « à l'année prochaine à Nahalal ». Ma maman était Nahalal et mon père était Jérusalem. J'étais aux côtés de ma maman sur plusieurs sujets, Nahalal inclus.

J'ai un grave problème avec Jérusalem, avec les principes de la ville et les choses qu'elle fait à ses citoyens. Je pense qu'on a élevé Jérusalem comme un monstre. C'est une ville qui devait être un centre spirituel et moral pour le monde entier et elle est devenue un centre de fanatisme et de violence, religieux dans sa manière la plus obscure, où se retrouvent toutes sortes de guerres religieuses. Elle ne reflète pas autour d'elle ce que Jérémie en attendait. Les *goy*s ne vont pas à Jérusalem pour apprendre la Torah de Dieu mais pour conquérir la ville et se battre avec d'autres *goy*s. Celui qui habite à Jérusalem a le sentiment qu'il ne fait pas partie de la ville. La ville ne réfère pas à ses citoyens. Elle a sa liste de célébrités du passé comme David, Jésus, Mohamed (qui lui rend visite une soirée), Richard Cœur de Lion.

Napoléon par exemple n'est jamais arrivé à Jérusalem, et pour moi c'est un point positif en sa faveur, parce que c'est comme s'il disait qu'il n'y serait pas arrivé religieusement. Il a fait un effort énorme pour conquérir la ville d'Akko, qui est une ville avec une signification pratique. Je serais ravi de faire un business avec le monde occidental : prenez Jérusalem, le Mur des Lamentations inclus, et donnez-moi le plateau du Golan parce que je voudrais la terre qui élève des pommes, offre de l'eau et ne défend pas les territoires des morts sacrés.

Yehuda Amichai et moi avons petit-dejeuné une fois avec le Dalaï Lama à Jérusalem. Je lui ai demandé s'il était prêt à prendre la ville sous son parrainage en tant qu'homme religieux pour qui Jérusalem ne signifie rien. Il a rigolé et disait qu'il avait ses propres problèmes. Mais c'est vrai que je pense que Jérusalem a besoin d'un adulte responsable parce qu'elle exerce la pire des influences sur les Juifs, les Chrétiens, les Musulmans. Sans le judaïsme, le christianisme et l'islam n'avaient rien à chercher à Jérusalem. C'est la raison pour laquelle je pense que

nous, les Juifs, qui avons inventé cette ville, nous avons besoin de la redéfinir différemment. Mais à la place nous prions pour un troisième temple. Ce n'est pas seulement les sacrifices des pauvres vaches et moutons et non plus tout le sang qui va être versé mais aussi le principe, parce que le judaïsme a traversé une métamorphose extrême quand le temple a été détruit et que Rabbi Yohanan Ben Zakaï a inventé la synagogue et nous a fait passer des sacrifices aux prières. La synagogue peut être dans chaque endroit avec un livre de la Torah. Aujourd'hui, la religion juive est un texte. Chaque 9 d'Av je réfléchis à ce sujet que je suis en deuil du fait que nous sommes en exil et qu'autant de sang est versé et qu'autant de Juifs ont été tués dans la rébellion contre les Romains mais je ne suis pas en deuil du temple qui a été détruit. Les Romains ont détruit le temple et je pense que s'ils ne l'avaient pas fait, c'est nous qui aurions dû le détruire.

Le sujet du genre est très à la mode aujourd'hui mais il semble que vous vous y êtes intéressé depuis votre premier livre surtout en ce qui concerne la relation entre homme et femme. Ce qui caractérise la plupart des femmes dans vos livres est leur masculinité.

Dans mes livres, les femmes ne sont pas toutes viriles. Dans *Les Deux Ours* la grand-mère Ruth n'est pas virile, Alice et Dalia ne sont pas viriles, mais Rutha, la narratrice, est virile. Il est possible que mes femmes viriles soient si fortement présentes qu'elles fassent de l'ombre aux autres femmes. La mère Sara dans *Le baiser d'Esau* est aussi une femme qui sait combattre. C'est une femme forte et grande. C'est un personnage facile et amusant pour un auteur du point de vue littéraire.

Dans mes livres, il y a quelques personnages féminins que j'appelle des cousines. Elles sont proches l'une de l'autre. Je pense que leur mère est Atlanta dans la mythologie grecque. Atlanta est un personnage qui a captivé mon cœur depuis mon enfance. C'est une chasseuse qui a tué le sanglier et a fait la course avec tous les hommes. Je suis féministe par nature parce que j'ai été élevé dans une famille où les femmes étaient l'essentiel malgré le fait qu'il y avait des combattants, des agriculteurs et des poètes. La colonne vertébrale de la famille était ma grand-mère, et ma mère et sa sœur, et c'est autour d'elles que tout tournait. Et moi, en tant qu'enfant, j'ai passé du temps avec ces femmes, assis avec elles en train d'écouter leurs histoires quand elles faisaient leurs travaux. Chaque mois elles ont fait pendant une journée de la confiture et elles étaient autour leur chaudron rempli de confiture en racontant des histoires. J'étais comme une mouche volant dans la salle jusqu'au moment où elles ont crié: « il écoute, il écoute ». J'étais toujours collé à ces femmes et je faisais partie d'elles. Elles me paraissaient plus intéressantes et plus importantes et avec les meilleures histoires, alors mon penchant naturel pour les femmes est très tranquille et très équilibrée et il est possible que les grandes femmes fortes soient un processus que j'applique aux petites femmes. Ma mère,

ma sœur et ma fille sont des petites femmes physiquement mais elles sont fortes dans leurs caractères et elles sont centrales dans la famille.

Alors il est vrai que j'ai une tendance personnelle aux femmes qui ont l'air comme des femmes que je décris dans mes livres. Dans *Les Deux Ours* Ethan est plus petit que sa femme. C'est aussi ma situation personnelle-actuelle que j'aime bien.

Vos livres sont publiés en Israël, traduits dans des langues différentes et lus dans le monde entier. Mais il y existe une représentation historique du début de la colonisation sioniste. C'est-à-dire qu'il y existe un écart temporel entre ce qui est représenté et le public qui consomme ces représentations.

Les lecteurs croient que je représente mes désirs. C'est compris du point de vue psychologique-personnel et non pas littéraire. Je sais que jusqu'à aujourd'hui les lecteurs se souviennent du personnage de Sara du *Baiser d'Esau*. Jusqu'aujourd'hui quand je décris les hommes de la vieille génération, ils ne sont pas en phase avec la période politique, par exemple Méshulam Fride du *Pigeon voyageur*. Il est chauvin, grossier, de la génération du Palmah. Beaucoup de lectrices m'ont demandé si c'est un vrai homme et s'il est possible de le rencontrer. Je leur ai dit que c'est un homme repoussant. Il est paternaliste par rapport à sa femme, il est fort et on peut lui faire confiance, et je le sens présent autour de mes livres. Parfois je reçois des réactions de deux côtés. Les lecteurs qui disent « finalement quelqu'un qui décrit des gens sans avoir peur ». Et ceux qui disent qu'un personnage est repoussant ou qu'un autre ne représente pas les femmes. Je ne suis intéressé à représenter personne ou à faire avancer aucune idée. L'idée principale dans mon œuvre est de raconter une histoire comme il faut.

Les souvenirs des personnages sont un terrain significatif de la mémoire de la colonie sioniste et la source de la famille. La plupart des narrateurs dans les romans racontent une histoire en utilisant leurs souvenirs. Mais il semble que vous utilisiez ces souvenirs comme des monuments pour préserver la vie.

Chaque littérature et chaque histoire fait partie d'un processus des souvenirs ou d'occupation avec des souvenirs. Je n'aime pas les genres de la fantaisie et de la science-fiction. Il est possible que dans ces genres, quand on écrit du futur, cela devient tout autre chose. Mais dans la littérature classique, la mémoire est la source et c'est là où l'on trouve la plupart des histoires. La mémoire et la littérature s'aiment l'une l'autre parce que les deux ne racontent pas la vérité. La mémoire humaine change tout le temps. Dans *Le Baiser d'Esau* je me suis beaucoup occupé de ce sujet et je fais la différence entre mémoire, mémorisation et évocations.

Chez nous les Juifs, c'est notre métier. Nous avons les souvenirs de notre histoire, de nos ennemis, dont la plupart ne sont pas en vie. Ce qui est rigolo est que

nous avons souhaité à Amalek que son nom soit effacé de la terre et nous créons, par notre haine infinie envers lui, la préservation de sa mémoire. Ce sujet m'occupe aussi dans *Ma grand-mère russe et son aspirateur américain* (2011) parce que là, c'est comme si l'on racontait une vraie histoire et le titre du livre l'indique. J'écris que dans ma famille chaque histoire a trois ou quatre versions et quand il y a une dispute sur la vraie version nous choisissons la meilleure et la plus belle du point de vue dramatique et artistique. Nous avons dans la famille des gens qui savent raconter une histoire et ce sont eux qui décident. On se réfère à l'écrit comme à une chose vraie malgré qu'il ne soit pas toujours comme ça. J'aime confronter dans mes livres la mémoire de trois personnes pour la même histoire. Je me souviens dans ma famille de disputes sur les choses importantes, comme combien de pamplemoussiers y avait-il dans le verger de Grand-Papa en 1940 ou comment s'appelaient telle ou telle vache. Je m'amuse bien du manque de crédibilité de la mémoire humaine et je l'aime beaucoup.

Comment commencez-vous un nouveau livre ?

Avec des idées qui courent. Je choisis une ligne directrice générale la plus brute qui soit. Deux ou trois protagonistes. Je décide de leurs métiers, l'endroit où ils habitent et ce qu'ils font. Je commence à écrire des images de leurs vies. J'accumule des centaines de ces images, de ces séances, qui remplissent une demie page ou vingt pages chacune. S'y ajoutent encore des personnages, une histoire et des relations entre eux. Je mène une recherche sur la période historique et les travaux qu'elle comprend, et à un certain moment c'est amusant parce que j'ai trop d'images et un désordre horrible et ne sais pas faire un livre de tout cela.

Alors je prends des petits étiquettes et donne à chaque image un titre que je note sur chaque étiquette. Je les mets sur le sol et marche entre elles pendant une semaine, fais bouger les étiquettes l'une à côté de l'autre avec un bâton comme un croupier. C'est ainsi que je crée des modèles possibles pour l'histoire. Et chaque fois que j'ai l'impression de trouver un modèle possible je retourne à l'ordinateur et réarrange les dossiers. Cela prend un mois d'arranger les images en forme de livre. Il y a des images qui tombent pendant ce processus et il faut aussi écrire des passages entre chaque image. Et à ce moment je commence à travailler sur le livre comme sur une grande unité. En général cela dure trois ou quatre ans pour écrire un roman. Je travaille sur le texte et le réécris en manière presque obsessive. Je montre le texte à mon éditeur Abraham Yavin et nous parlons durant le processus de l'écriture avant qu'il ne voie le texte final. Ma sœur ainsi que ma copine éditent mon texte durant ce processus. Je compte sur ce que ces gens me disent. Je me considère comme un artisan.